Enfances

J'ai dans la tête cette douce ritournelle,
Du temps où on chevauchait sur les carrousels.
Te souviens-tu mon frère aimé, mon frère perdu,
De nos rires et de nos pleurs de ce temps révolu ?

Des nuages qu'on pouvait effleurer du bout des doigts,
Pour peu qu'on trouve une échelle assez haute ?
Des flaques trop grandes pour qu'on les saute,
Mais qu'on sautait quand même et même plusieurs fois ?

Des histoires de chevaliers, des animaux de compagnie,
Qu'on s'inventait pour faire passer l'ennui ?
Les coquelicots qu'on chassait dans le champ voisin ;
On flânait en chantonnant, dis, tu te souviens ?

Et les paquerettes par millier,
Qu'on éclatait à coups de pied.
Et nos éclats de rire les après-midis,
L'été brûlant et paresseux en Croatie.

Les canards dans le café,
Les siestes télévisées,
Les châteaux de neige et les bonhommes de sable éphémères...
Tu traverses le ciel, triste étoile passagère.

Prisonnière de notre passé hypnotique,
Je ressasse nos questions philosophiques :
Jusqu'à quand sommes-nous des enfants ?
Devient-on jamais vraiment grand ?

Je ne veux pas quitter cette candeur merveilleuse,
Qui rend le monde si charmant,
Et veux promener encore mon regard innocent,
En fredonnant tout bas l'air d'une berceuse.

Tous ces souvenirs à jamais abîmés,
Que le temps m'a donné et sitôt repris,
Ma mémoire en proie à l'oubli,
tente encore et toujours de les ranimer.

Le film précieux de notre douce enfance,
M'enivre de ce placebo : délicieuse insouscience.
Que ne donnerais-je pas pour vivre une nouvelle fois
La découverte de tous ces joyeux émois ?

Voilà, tout s'efface
Dans ma tête lasse,
Les batailles de plumes,
La vie en rose,
Qui se consumme,
Et implose.

Tu me manques attrocement,
Enfance et enfant.